

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 9 (2013)

Artikel: Marie-Claire Wyssmueller. Travail à domicile
Autor: Philipona Romanens, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1047987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Marie-Claire Wyssmueller
©Mélanie Rouiller

Marie-Claire WYSSMUELLER

Travail à domicile

Marie-Claire Wyssmueller a passé son enfance à Sommentier. C'est là, en 1964, au sortir de l'école ménagère, qu'elle commence à travailler en tant que couturière à domicile pour l'armée. Comme pour beaucoup d'autres femmes de sa région, ce travail est bienvenu car, dans les villages éloignés de la campagne glânoise ou gruérienne, les débouchés sont rares. De plus, ce travail rémunéré permet de garder à la ferme des bras bien utiles lors des périodes des foins ou d'autres activités rurales demandant encore une main-d'œuvre importante.

Pourquoi avez-vous commencé à travailler pour l'armée et quelle est votre formation?

Je n'ai pas de formation. Je ne suis pas couturière de métier. Une de mes sœurs aînées avait appris chez une dame à La Roche, qui était déjà âgée et qui faisait des tuniques militaires. C'est elle qui m'a ensuite appris, sur le vif. Même si ça ne me plaisait pas tellement au départ. J'aimais beaucoup coudre, mais j'aurais voulu faire autre chose, des habits par exemple. Mais à cette époque, c'étaient les parents qui nous disaient ce qu'on devait faire. J'ai commencé à travailler à la maison, parce qu'il ne fallait pas partir.

Après les huit ans d'école primaire, je suis allée à l'école ménagère à Marly. Là, on faisait de la couture. J'avais d'ailleurs déjà appris avec ma maman, qui cousait beaucoup, comme c'était le cas de la plupart des mamans de l'époque. Et lorsque j'étais à Marly, mes parents m'ont inscrite à l'arsenal, vu qu'il y avait déjà ma sœur aînée qui cousait pour l'armée.

Moi, je me plaisais bien à la maison, j'aimais travailler à la ferme, mais j'aurais aimé faire autre chose. Mon rêve était d'être journaliste, mais à l'époque, on n'en parlait même pas. On était dix à la maison. Quand j'étais à Marly, nous avons été visiter l'École

normale ménagère et ça me plaisait bien. Comme on ne rentrait pas tous les week-ends, les sœurs m'ont poussée à écrire à mes parents pour leur dire que j'aimerais y aller. Ma maman m'a répondu que l'arsenal acceptait de me prendre comme couturière. Et mon père trouvait que ça ne servait à rien d'étudier pour ensuite se marier à vingt ans. Voilà, ça s'est arrêté là! Les parents décidaient pour nous et on obéissait.

Comment organisiez-vous votre travail?

Ma sœur aînée travaillait pour l'armée, et donc j'ai fait comme elle. Pour l'armée, j'ai fait des tuniques (vestes). Il y avait des couturières qui faisaient les tuniques, d'autres les pantalons, d'autres les manteaux, d'autres les bonnets. Il y avait aussi des dames qui tricotaient les chaussettes. Tous ces travaux se faisaient à la maison. J'ai donc appris avec ma sœur. Mais comme j'aimais bien aller travailler dehors, je tâchais d'éviter un peu la couture pour effectuer du travail à la ferme, surtout à la saison des foins et des récoltes. Quand ma sœur s'est mariée, j'avais dix-huit ans. Je n'ai alors pas eu le choix et j'ai continué plus assidûment.

Etiez-vous payée correctement?

Nous avons toujours été payées à la pièce. On était relativement bien payées. Dans le village et dans les villages alentour, c'était un peu le travail de beaucoup de jeunes femmes et de mères de famille. Elles avaient ainsi la possibilité de gagner de l'argent tout en étant à la maison avec les enfants et aussi d'aider partiellement pour les travaux de la ferme. Il y avait aussi des personnes qui cousaient pour les cheminots. Mais, à mon souvenir, le travail pour l'armée était mieux payé. En tout cas, c'était ce qui se racontait. Quant à dire combien nous étions payées à l'époque, je ne m'en souviens plus. D'après

ma sœur, quand elle a commencé en 1957, le prix était d'environ 50 francs par pièce. Puis l'augmentation s'est faite selon le coût de la vie. Vers 1990, il était environ de 120 francs à 140 francs.

Comment se passaient les livraisons?

J'ai toujours travaillé pour l'Arsenal à Fribourg. Nous allions chercher notre travail en train, puis, plus tard, en voiture. Nous recevions des paquets de tuniques déjà coupées que nous devions assembler d'après des indications et des mesures très précises; tout se mesurait au millimètre, le repassage devait être très soigné, les boutonnières brodées à la main avec du cordonnet solide et de grosses aiguilles. Un travail que je faisais volontiers sur le banc devant la maison! Plus tard, les tissus coupés étaient tenus ensemble par des fils-tailleur et nous devions les séparer et les coudre de la même façon. Dès que le travail était terminé, j'allais l'apporter à Fribourg. Il était contrôlé par un tailleur employé de l'arsenal; ils étaient très exigeants, et si tout n'était pas parfait nous devions corriger le travail et le rapporter plus tard.

Est-ce que vous utilisiez votre propre matériel?

Oui. La machine à coudre, le fer à repasser, une table pour le repassage et le petit matériel pour coudre étaient notre propriété. Il y avait juste le fil qu'on devait acheter à l'arsenal. On pouvait aussi y acheter les aiguilles. Il en fallait assez, car le tissu était épais et serré, et les aiguilles se cassaient facilement. Il fallait une bonne machine à coudre, surtout très résistante. Au début de mon activité, j'utilisais une machine à pédale, puis est venue une machine électrique après quelques années. On avait aussi besoin d'un fer à repasser très lourd, qu'on utilisait en



mouillant le tissu avec une pattemouille, puisque les fers à vapeur n'existaient pas. Pour mettre en forme les tuniques, il fallait encore un coussin de tailleur. Il servait aussi pour les cols.

J'ai aussi fait des tuniques sur mesure, pour des personnes très grandes ou plutôt petites. On était payées un peu plus parce que c'était chaque fois une pièce seule, mais le travail était le même.

Combien d'heures fallait-il pour coudre une tunique?

Le temps pour la confection d'une pièce était d'environ six à huit heures selon la façon dont on travaillait.

Au début, quand on apprenait, on devait en faire une, puis l'apporter. Puis deux ou trois, et on nous disait si ça allait. Puis, quand ils voyaient que ça marchait, ils nous donnaient les paquets. Ça allait entre six et douze à la fois. Je les faisais par partie: toutes les poches, puis tous les cols...

Avez-vous cousu d'autres vêtements pour l'armée?

J'ai confectionné des pantalons, mais plus tard, lorsque les soldats ont mis d'autres tenues pour travailler et qu'il n'y avait plus de tuniques à faire. J'ai fait aussi quelques vestes d'exercice bien moins compliquées. Puis je me suis mise à faire des pantalons. C'est à l'arsenal que j'ai appris à les coudre, avec d'autres couturières: un travail nettement plus facile avec du tissu plus fin et agréable à coudre.

Je recevais des paquets plus grands, une vingtaine de pièces par livraison. Il y avait aussi des périodes où il fallait se presser un peu, surtout à la rentrée des écoles de recrues. A ce moment-là, j'ai dû acheter une surfileuse. Ce travail a duré quelques années et ce fut la fin de l'aventure.

Est-ce que vous aviez des contacts avec les autres couturières?

Très peu. Il y avait deux jours par semaine pour apporter les habits à Fribourg. On y rencontrait d'autres couturières et on se saluait, mais ça n'allait pas plus loin.

Par contre, beaucoup de femmes dans mon entourage travaillaient pour l'armée. Même des couturières de métier cherchaient du travail à l'arsenal, pour le salaire et la régularité de l'emploi. Dans notre village de Sommentier, mais aussi à Villaraboud, à Vuisternens, ou même à Sâles et au Crêt, beaucoup de femmes travaillaient comme couturières à domicile. Nous étions éloignées des moyens de communication et la région était très peu industrialisée. Les emplois pour des gens sans formation n'existaient pratiquement pas et c'était donc une bonne solution de travailler pour l'armée.

Pourquoi avez-vous arrêté de travailler?

Tout simplement parce que ce travail est parti en usine, probablement en partie à l'étranger. Et puis les femmes travaillaient de moins en moins à domicile, grâce aussi à plus de formation. Vers 1990, tout a diminué et j'ai cherché d'autres revenus, entre autres auprès de magasins de confection pour effectuer des retouches.

Quels ont été pour vous les avantages du travail à domicile?

Quand j'étais jeune, c'était du travail que l'on pouvait faire à la maison tout en aidant à l'exploitation. Puis, après mon mariage, je suis venue habiter à Bulle, et cet emploi de couturière me convenait bien puisque j'ai pu continuer mon travail tout en m'occupant de ma famille. Mais, malgré l'intérêt que j'avais pour la couture, j'aurais préféré faire un apprentissage et confectionner des

vêtements pour des particuliers avec mes idées personnelles. J'avais quand même beaucoup de satisfaction à la réception de mes tuniques par le tailleur de l'arsenal lorsque le travail était bon et les vêtements beaux.

Propos recueillis par Anne Philipona Romanens